

INITIATION  
À LA  
POLITIQUE ÉSOTÉRIQUE

*Volume 2*

2<sup>e</sup> édition (2004) • Imprimé en France / *Printed in France*

*Ce livre constitue la deuxième partie de la deuxième édition d'un livre paru en 2002 sous le même titre « Initiation à la Politique Esotérique » (ISBN 2-9518318-0-3, édité par les Editions de Tournemire).*

*Cette deuxième édition — préfacée dans le premier volume par Alexandre Adler, historien, essayiste et éditorialiste dans la presse et à la télévision — a été augmentée et réactualisée. Elle est coéditée par les Editions de Tournemire et les Editions Auréas.*

ISBN 2-910049-52-3

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

© **Editions Auréas**

15, rue du Cardinal Lemoine  
75005 Paris (France)  
Email : aureas@aureas.com

© **Editions de Tournemire**

16 villa Saint Michel  
75018 Paris (France)  
Email : edtournemire@wanadoo.fr

JACQUES SOURMAIL

# INITIATION À LA POLITIQUE ÉSOTÉRIQUE

*Volume 2 :*  
*La Chine, J.F. Kennedy, Notre Epoque*



**Editions Auréas**

Email : aureas@aureas.com

Internet : www.aureas.com

**Editions de Tournemire**

Email :

edtournemire@wanadoo.fr



***Du même auteur :***

Initiation à la Politique Esotérique, Volume 1 :  
Le Monde Islamique • La Russie

*(Editions Tournemire / Auréas, 2004)*

***A paraître :***

L'Inde

## **NOTE DE L'AUTEUR**

### **POUR LE DEUXIEME VOLUME**

A coup sûr, l'ouvrage qu'on va lire s'inspire davantage de l'*Illiade* que d'*Un amour de Swann*. N'y croise-t-on pas des hommes revêtus d'une puissance indéfinissable, dont la volonté plie les événements comme le vent courbe les arbres ; des héros nourris à la moelle de lion, qui nous donnent le bon vent et nous ouvrent les ports ; des demi-dieux remplis d'une surhumaine jeunesse, avec leurs yeux sans brouillard fixés sur nos petites vies confuses, et leurs sévères falaises de pensée surplombant nos incertitudes.

La place accordée à la gloire militaire y semblera peut-être excessive. Mais, enfin, ne sommes-nous pas d'une terre qui a vu surgir, en deux siècles, l'*Empereur* et le *Général* ?

Au surplus, l'auteur croit tenir de ses lointains ancêtres hongrois quelques fibres batailleuses héritées de ces guerriers à la peau sombre et à l'œil furieux, écorcheurs de bêtes et brûleurs d'herbes, qui buvaient des liqueurs fortes comme du métal bouillant à la lueur des feux allumés par leurs incessants ravages.

## LA CHINE

### Le SAGE de SINGAPOUR

*La vie ne craint pas la mort, elle rit, elle bondit devant elle  
et progresse par-dessus les cadavres.*

*(Lu Xun)*

C'est d'abord de l'extérieur que nous commencerons à observer la Chine.

L'immense Chine – Himalaya des nations – où s'active depuis cinq millénaires, et peut-être davantage, la plus ancienne, la plus complexe, la plus déconcertante des races de la terre.

Ce pays est bien trop massif pour que nous nous aventurions à plonger directement dans son aura : nous y serions *engloutis*. Dès lors, plus de vision possible (1).

Tenons-nous donc prudemment sur ses bords.

Mais ses bords eux-mêmes sont immenses !

---

1. On ne voit bien que de loin. L'objectivité suppose la distance. Plus l'objet observé est massif, plus il convient de s'en écarter. Il en va de même avec les objets du passé : on est contraint de se tenir assez loin du cratère d'impact d'un événement historique pour pouvoir le comprendre ; de patienter jusqu'à ce que le météore cesse de fumer avant de s'en approcher. Lorsqu'il s'agit d'événements de taille gigantesque, comme la Révolution chinoise, il faut parfois attendre que leurs premiers débris refroidis arrivent jusqu'à nous avant de prendre le risque de les ramasser, de les toucher, de les examiner.

Encore plus lorsqu'il s'agit d'événements à haute teneur spirituelle : en occultisme, la perception des vérités cachées renfermées dans l'histoire des peuples exige un total *détachement*, une *non-identification* absolue.

Français, nous ne pourrions jamais traiter convenablement des aspects ésotériques de l'histoire de France. Nous ne le tenterons même pas.

Rien de moins surprenant lorsqu'il s'agit des contours d'une si colossale entité.

Ses bords, ce sont ces myriades de communautés homogènes et industrielles dont sont saupoudrés les deux hémisphères : l'essaim inépuisable de la diaspora chinoise.

En quel point de cette vaste lisière irons-nous donc nous poster ? Sans hésitation, là où respandit la plus vive des lumières, dans la nitescente cité aux mille temples, dans le disque radieux de l'étoile du sud, dans l'ombelle phosphorescente de l'île mystérieuse accrochée au pédoncule de la Chersonèse d'or (1), dans le saphir de l'Asie, dans l'opulente métropole de lumière et de verre : à *Singapour*.

Pourquoi donc la *cité du lion*, comme l'appellent les Indiens, pourquoi *syo-nan*, la lumière du sud, ainsi que la surnomment les Chinois, se signale-t-elle si fortement à notre attention ? Pour la raison toute simple qu'elle se trouve être la capitale de ce qu'il faut bien appeler la *Chine libre*, par opposition à la Chine continentale occupée par les communistes.

Car le régime qui s'est installé à Pékin en 1949, y enfonçant aussitôt une poire d'angoisse, est encore plus étranger à ce pays – nous voulons dire à sa culture, à sa mentalité, à son histoire – que ne l'étaient les occupants précédents issus des invasions mongoles puis mandchoues.

Singapour, donc, capitale officieuse (2), mais néanmoins éminente, de la Chine libre.

Risquons ici notre première prophétie : c'est de Singapour que partira la contre-offensive occulte destinée à souffler la chandelle du communisme athée, à la lueur macabre de laquelle des êtres sortis de la nuit cherchent à entraîner la Chine vers le pire des destins ; c'est de Singapour que sera lancée l'opération militaro-spirituelle destinée à éliminer les sinistres figures qui hantent la cité interdite de Zhongnanhai, ce quadrilatère impénétrable, encore plus fermé, encore plus retranché, encore plus coupé du monde que ne l'était l'ancienne cité interdite de l'époque impériale. La noire forteresse de Zhongnanhai, où niche le Comité central du parti communiste chinois, où pondent leurs petits œufs malsains ses grands dirigeants anormaux, où rampent depuis cinquante ans les rejetons

---

1. Nom que Ptolémée donnait à la péninsule de Malaka.

2. Dans les deux sens du terme : "qui n'est pas formellement reconnue" et "qui est destinée à servir".

dégénérés de Mao, cette forteresse, jumelle du Berghof des hitlériens, sœur de l'Alamût des Assassins, est la réplique effrayante de la citadelle abyssale de R'lyeh où le Mal rêve en attendant d'agir.

Pour curer cette fosse, on s'appuiera sur les sociétés secrètes implantées de longue date à Singapour. Elles agiront demain comme agissaient jadis les loges et les ventes de la Charbonnerie française, ou les cercles cachés des décembristes russes (1) : comme catalyseurs des grandes réactions insurrectionnelles et des ébullitions révolutionnaires.

Les sociétés secrètes singapouriennes sont naturellement et idéalement configurées pour remplir cette fonction, puisqu'à l'origine elles apparurent dans la cité du lion par pure réactivité à l'égard des usurpateurs mandchous.

Et, de même qu'on vit alors converger vers elles tous les Chinois rebelles qui avaient quitté leur patrie envahie, ainsi voit-on aujourd'hui se rassembler dans ces structures clandestines nombre d'authentiques patriotes et de dissidents en exil, animés d'une même exécration contre les usurpateurs communistes.

Usurpateurs soupçonneux qui châtient jusqu'à *l'intention présumée* de contester leur pouvoir !

Certainement, on mesure mal en Occident le potentiel révolutionnaire de ces confréries occultes (2).

On mesure encore plus mal la détermination des chefs qui les dirigent.

Hommes de lumière que l'histoire oblige à travailler dans l'ombre, une résolution commune avive leur volonté : lutter à mort contre le régime d'abomination qui, depuis plus d'un demi-siècle, souille et avilit leur pays (jamais peuple ne fut méprisé par des maîtres plus méprisables) ; organiser et soutenir contre ses dirigeants une résistance inlassable, en attendant de pouvoir – lors d'un nouvel automne aussi clair que celui du *Double dix* (3) – les renvoyer à jamais dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû

---

1. Ou encore comme les "loges de la vertu", sociétés secrètes allemandes de résistance à l'occupation française sous Napoléon. Elles organisèrent le grand soulèvement de 1813. Elles étaient pleines d'étudiants et de poètes : le modèle semble universel.

2. Autrement, nous ne ferions pas tant de risettes et de courbettes à leurs ennemis, que nous prenons pour les maîtres absolus de la Chine et que nous imaginons en place pour des siècles.

3. Le 10 octobre 1911, date à laquelle Sun Yat Sen, s'appuyant – déjà – sur les sociétés secrètes formées par les Chinois de l'extérieur (notamment aux Philippines et à Singapour), parvint à renverser la dynastie mandchoue.



s'extraire.

Pendant, cette poussière de petites sociétés occultes ne vaudrait rien, ne pèserait rien, si ne s'était manifesté, pour produire leur accrétion, un grand Fédérateur.

Celui qui, depuis des décennies, s'est employé à unifier ces loges afin de les placer sous son autorité, et qui après cela a su forger avec elles l'instrument redoutable qu'on sent maintenant vibrer à Singapour, est un être d'une stature spirituelle hors du commun, un géant inconnu et mystérieux, dont le nom véritable n'est chuchoté que par une poignée d'initiés (1).

Tissant lentement sa toile avec la patience d'un berger sous la lune, il a su *s'imposer sans s'exposer* : c'est là une partie du secret de son génie. D'où, désormais, étirés à travers la Chine entière, des réseaux aux ramifications tentaculaires, qui, tous, aboutissent à lui.

Il est bien l'âme de la résistance de la Chine au régime d'infamie qui tente de livrer sa civilisation à la décomposition. Les troglodytes abâtardis qui se terrent dans Zhongnanhai n'ont pas de plus implacable adversaire que cet homme-là.

Noctiluque qui brille seul dans la nuit profonde où est momentanément plongée sa patrie, il condense et concentre en lui-même toutes les forces de liberté que le peuple chinois tient en réserve dans son âme ; il les comprime dans une main de fer et attend tranquillement que sonne l'heure où il pourra les lâcher sur les petites larves en col mao qui ont cru pouvoir dominer un pays bien trop puissant pour elles : *pulveris exigui jactu* !

C'est donc à Singapour que nous commencerons notre voyage à travers la Chine, de Singapour que s'élancera notre croisière jaune.

Singapour, c'est tout d'abord une image, la première image qui frappe votre rétine lorsque vous entrez en contact avec la cité du lion : *New York sous l'équateur* !

Des flots couverts de navires, des flèches de verre sous un soleil enveloppé de nuages.

Ces flots, ce soleil, n'étaient-ce pas ceux qui baignaient et éclairaient

---

1. Et l'intrigante présence seulement évoquée sous le hiéronymes de *Seigneur des Trois Joyaux*.

déjà la péninsule-promontoire aux temps où arrivèrent les premiers soldats d'*Alexandre*, à peine précédés des premiers disciples du *Bouddha* ?

Car, au-delà de cette apparence, derrière ce décor, gisent des réalités plus fermes et plus permanentes. Une réalité *politique* d'abord : cette terre est un lieu fastique, une terre de réussite, de victoire, d'entreprise et de conquête. L'énergie humaine y prospère et s'y déploie comme nulle part ailleurs. C'est ce qui attira vers sa pointe magique nos puissants et lointains ancêtres de l'Atlantide (1), puis les compagnons d'*Alexandre*, puis les nefes de Victoria, puis le soleil rouge du Japon, puis de nouveau les navires de Sa Majesté, et enfin toutes les forces vives de l'Asie mélangées.

Considérez cette croissance fabuleuse : n'est-elle pas devenue, la petite île naguère refuge des oiseaux et des crocodiles, n'est-elle pas devenue une république opulente, ordonnée, fièrement policée ? (2) Ses habitants ne jouissent-ils pas du niveau de vie le plus élevé d'Asie ? (3) N'offrent-ils pas le spectacle d'une des sociétés les plus instruites et les mieux éduquées de la Terre ? L'université de Singapour, véritable Sorbonne de la sinité, n'est-elle pas regardée unanimement comme la plus prestigieuse du monde chinois ?

Mais au-delà même de cette réalité politique, encore relative, se tient une réalité plus dense, plus profonde et plus drue, une réalité *métaphysique*, de nature forcément occulte, que l'œil exercé du voyant parvient à distinguer sous les deux enveloppes précédentes (le paysage urbain et le tableau social), et qu'on ne peut rendre autrement qu'au moyen de cette figure : *un pur saphir rayonnant*.

Dès lors, on n'est pas surpris de découvrir dans les annales malaises que le premier explorateur de Singapour fut un moine bouddhiste surnommé Nîla uttama. En sanscrit : *le Saphir suprême*.

Nous aurons bientôt à serrer de plus près la réalité *saphirique* qui forme le noyau central de Singapour – ou le *royaume caché* derrière la cité visible (4) –, mais nous pouvons dès maintenant affirmer ceci : la

---

1. Qui y creusèrent des bases et des cités souterraines. On le verra plus loin.

2. "Policrière !", voudront rectifier certains. Laissons, comme disait Platon, "les jeunes chiens prendre plaisir à tirailler et à déchirer tous les raisonnements"...

3. Dépassant même, désormais, celui des Japonais, qui est en baisse.

4. Derrière *toutes* les grandes métropoles humaines se cachent de telles cités invisibles. Le Rig Veda, dans son X<sup>e</sup> chant, en parle comme des "*Villes cachées en embuscade*" que le Sage peut

sensibilité et les comportements du peuple chinois, et par-là toute son histoire, se trouvent sous l'influence de deux courants d'énergie : le *rayon de jade* et le *rayon de saphir*.

Le premier, qui a pour origine obscure quelque source souterraine murmurant dans les profondeurs de l'inconscient chinois, est une coulée d'énergie d'apparence vert sombre qui rappelle les reflets de l'omphax.

Le second, clairement émis par l'Ame chinoise, revêt l'aspect d'une onde lumineuse d'un bleu intense et soutenu.

Or ce rayon-ci, le rayon de saphir, ne trouve dans le monde chinois nulle terre plus réceptive à ses impressions ou plus propice à son action que celle de Singapour ; tandis que le rayon de jade, lui, ne rencontre à travers les étendues chinoises aucun terrain plus réfractaire que celui de la cité du lion : ensemble de données qui contribue à faire de Singapour la capitale occulte de la Chine libre, c'est-à-dire, en fin de compte, de la Chine spirituelle, de la seule Chine véritable : de la Chine éternelle.

Il n'est peut-être pas inutile de revenir un instant sur la spectaculaire réussite économique par laquelle la petite république insulaire de Singapour s'est signalée à l'attention du monde – en attendant de l'étonner bientôt d'une toute autre manière...

Cette réussite est d'abord la réussite d'un homme, d'abord le résultat de l'effort d'un homme.

Au prix d'un labeur de près de quarante années, Lee Kwan Yew fit de Singapour le joyau qu'elle est aujourd'hui devenue.

Mais avant d'y arriver, comme il dut *tailler le saphir* ! Quel long et dur travail d'orfèvre ne lui fallut-il pas accomplir, penché pendant des décennies sur la pierre brute !

Si l'on peut dire de Singapour qu'elle est "l'Athènes de l'Asie", alors il faut voir dans Lee Kwan Yew le Clithène de cette Athènes-là : comme Clithène, il a véritablement *pensé* et *médité* sa réforme avant de l'appliquer. A l'image du grand Alcéméonide, L.K. Yew est parvenu à créer une cité en la modelant par la seule force de sa pensée. Il a su construire avec méthode, autorité et panache une république qui est aujourd'hui la plus respectée d'Asie.

Voilà qui est d'un véritable Homme d'Etat !

Mais qu'est-ce donc à nos yeux qu'un *Homme d'Etat* ? C'est précisément cela : un homme qui façonne un Etat, qui élève ou qui relève un Etat.

Définition terriblement restrictive ! Dans ce sens, bien des hommes politiques parmi les plus illustres n'ont pas été des Hommes d'Etat. Travaillant avec les institutions telles qu'elles étaient, dans la société telle qu'elle se présentait, au milieu des partis tels qu'ils existaient, ils se sont coulés dans le moule du système : ils ne l'ont pas brisé pour en fabriquer un autre. Ce n'est pas qu'ils aient gouverné sans audace ni intelligence, mais à aucun moment leur esprit n'accoucha de l'un de ces "enfants de la force et du droit" (1) qu'on appelle un Etat.

Clemenceau, fabuleux animal politique, ne fut pas un Homme d'Etat ; de Gaulle si. Le premier nagea toute sa vie dans le même grand fleuve d'intrigues et d'ambitions qu'il avait trouvé en commençant sa carrière ; le second, d'une source ignorée, fit jaillir un nouveau courant qui nous porte encore à cette heure. Le Père de la Victoire sauva une république, le Père de notre République releva la nation.

Et maintenant, cette question : quelle mystérieuse vertu fait d'un homme politique un Homme d'Etat ?

Les sceptiques et les cyniques, espèces très répandues aujourd'hui, répondront que ce n'est là qu'une affaire de circonstances. Mauvaise réponse ! Car justement, l'Homme d'Etat appelle, provoque, et si nécessaire *invente* les circonstances qui lui permettront de déployer ses talents de demiurge ou d'architecte : en 1958, de Gaulle, afin de revenir au pouvoir et de changer l'Etat, n'hésita pas à souffler lui-même sur les braises de l'incendie algérien.

Alors, cette vertu ? A coup sûr, ce n'est pas l'intelligence : il y a loin d'un homme intelligent, et même supérieurement intelligent, à un Homme d'Etat.

Le caractère ? Ce halo d'autorité qui permet de dominer et de subjuguier sans effort ceux qui vous approchent ? On ne peut pas dire que Clemenceau en était dépourvu. Il ne suffit pas.

La vision ? Elle est nécessaire. Encore faut-il qu'elle *descende* : que le voyant sache pétrir l'argile selon le modèle qu'il a sous les yeux ; faculté

---

1. Paul Valéry.

qui réclame de sa part une prodigieuse énergie, une fabuleuse puissance de travail, une volonté supérieure.

La voilà, la mystérieuse qualité que nous cherchions : une *volonté supérieure*.

Cette volonté supérieure habitait Clithène il y a 25 siècles, et Charles de Gaulle il y a 50 ans. Manifestement, elle a aussi habité Lee Kwan Yew. Sinon, Singapour ne serait toujours rien d'autre qu'un grand port d'apparence bien ordinaire accroché à la pointe de la Malaisie.

Mais il reste encore à l'occultiste un mot à dire sur la question.

Il est indéniable que cette "volonté supérieure", qui confère à un homme une formidable puissance de travail (le mot étant entendu ici dans le sens que lui donnent les physiciens), et donc une formidable puissance de transformation, n'est que l'un des effets, l'un des symptômes, *d'une montée réussie de la kundalinî*.

Quand le grand serpent nucléaire enroule ses anneaux de feu autour du névraxe, c'est chaque atome du corps qui se trouve soudain inondé d'une énergie prodigieuse ; il ne reste plus alors au possesseur de ce corps qu'à mourir ou à *changer le monde*, tant le bouillonnement de force qui le submerge lui rend intenable l'existence ordinaire : s'il ne dépense pas cette énergie énorme qui l'envahit, elle le tue.

Nous l'avons vu : derrière le décor futuriste d'une fière mégapole à l'architecture audacieuse (1), sous l'apparente pellicule d'une société bourdonnante qu'aiguillonnent de grandes ambitions internationales, se dissimule – stable, calme, massive et dense – une réalité d'un autre ordre.

Située au bout d'un chemin (2) que ni les sens ni la raison ne sauraient parcourir sans être fermement guidés par l'esprit, cette réalité mystérieuse constitue le socle sur lequel repose la légitimité historique de Singapour. C'est la source d'où Singapour tire sa force de *capitale ésotérique* de la Chine libre.

Or, il ne saurait y avoir de capitale sans souverain, aussi Singapour est-

---

1. Lancée dans une étourdissante course aux gratte-ciels avec sa grande rivale malaise, la non moins ambitieuse Kuala Lumpur.

2. Le *Pont-par-dessus-la-fausseté* dont parle le Rig Veda.

elle le lieu de résidence du Grand Fédérateur : à d'incroyables profondeurs sous les terres oxydées de l'île-Etat, creusée dans le batholite granitique qui en constitue le cœur, une crypte artificielle – impressionnante excavation d'origine sans doute atlantéenne (1) – forme le sanctuaire inviolable où *respire et conspire* le Seigneur des trois joyaux.

De son temple-bunker, le chef occulte de la Chine libre, qui est l'un de ces hommes dont le poids peut se faire sentir à des milliers de lieues de leur corps, jette ses ordres et projette sa pensée dans son vaste réseau : armée des ombres où s'est rassemblé tout ce qui survit de liberté, tout ce qui surnage de dignité dans ce malheureux pays devenu la carrière des démons de la haine.

Qui est-il ? Assurément un Sage pour qui la vie est un combat, mais un combat sans mouvement, sans déplacement, sans frottement ; un Sage qui semble posséder au plus haut point cette faculté que Jules Verne et l'auteur de la Bhagavad Gîtâ appellent du même nom : le repos dans l'action (2).

Quelle dose *d'action immobile* ne doit-il pas produire et injecter dans ses réseaux de résistance pour parvenir à repousser peu à peu la lourde main appesantie sur son peuple !

Ainsi pilota-t-il sans sortir de son sanctuaire singapourien – et probablement même sans froncer un sourcil ni bouger une ride – la révolution de Pékin du mois de mai 1989 (3).

Il la téléguida de bout en bout.

Elle échoua ? Il n'était pas prévu qu'elle réussît. Coup d'essai destiné à sonder les réactions des maîtres de Pékin – et aussi à éprouver leurs nerfs –, fausse attaque lancée pour mieux évaluer les forces de l'adversaire, elle constitua une sorte de répétition avant le *Grand Assaut*,

---

1. Il est certain, comme l'auteur a pu le constater de ses propres yeux, qu'aucune technologie actuelle ne pourrait en revendiquer le percement : savons-nous faire *fondre* le granit ?

2. “Celui qui sait pratiquer l'action dans le repos et le repos dans l'action, celui-là seul est sage” lance Krishna à Arjuna son disciple. Et Jules Verne parlant de Phileas Fogg : “Il possédait ce qu'on appelle le repos dans l'action, faculté commune à ceux qui font plus de besogne que de bruit”.

3. Laquelle intervint, rappelons-le, au moment précis où le Secrétaire au crâne de feu effectuait un voyage officiel à Pékin, le premier d'un dirigeant russe en Chine depuis 30 ans : où l'on voit comment le Libérateur de la Russie a pu servir de relais et d'appui – occulte – au futur Libérateur de la Chine.

Etonnante *synergie des auras* entre deux Adeptes d'exception !

avant l'insurrection finale qui viendra à son heure...

Tel avait été, en Tchécoslovaquie occupée, le Printemps de Prague de 1968, qui sut préparer la voie à la "Révolution de velours" appelée à survenir vingt et un ans plus tard ; ou encore le raid anglo-canadien sur Dieppe en 1942, considéré à l'avance par les états-majors alliés comme voué à l'échec, mais qui servit d'exercice d'entraînement en vue du débarquement en Normandie.

On entend d'ici le concert des larmoyeurs : "Il est honteux d'envoyer sciemment des hommes à la mort, de les lancer ainsi sur l'ennemi comme de simples boulets !".

Messieurs, il s'agit de *guerres* ; et même, dans tous les faits que nous venons d'évoquer, d'un genre particulier de guerre : de *guerres saintes* menées contre de certaines incarnations du Mal sur la terre : le nazisme dans un cas, les formes athées et abjectes du communisme, russe ou chinois, dans l'autre.

Face à de tels adversaires, sauvages et retors, ne pas se donner tous les moyens de la victoire revient à se rendre coupable d'une bien étrange complicité avec l'ennemi. En de pareilles luttes, ne l'oublions jamais, ce ne sont pas de simples territoires qu'on se dispute, comme dans les conflits classiques, mais bel et bien *l'âme de leurs habitants*.

Le plus souvent, les nations s'étripent sous des prétextes vulgaires sans qu'on puisse discerner clairement de quel côté se trouve le droit ; à supposer qu'il vienne à se trouver quelque part.

Ce sont là des conflits ordinaires.

Mais il y a des conflits sacrés qui dressent l'un contre l'autre les ennemis éternels : le Bien et le Mal y viennent s'affronter par peuples interposés.

Alors, le camp de la justice, du droit et de la liberté s'éclaire d'une lumière particulière, tandis qu'une ombre abominable s'avance pour tenter d'absorber les âmes (1). Du fond de cette ombre, des voix insinuantes chuchotent des paroles blasphématoires. "*Tu n'es fait que de glaires et de glaise, ta vie même n'est qu'un accident : renonce à toute idée*

---

1. Allons-y encore d'une mise en garde, appuyée sur une citation. En 1972, Paul VI, ce grand pape métaphysicien, rappelait lors d'une audience générale : "Le Mal n'est pas une pseudo-réalité... c'est un *Etre vivant, spirituel*, perversi et perversitiseur. Une terrible réalité, mystérieuse et effrayante".

*d'immortalité*”, susurrent-elles aux oreilles de l’homme pour mieux empoisonner les sources de sa confiance et de son espérance.

Ce qui dépend alors du sort des armes n’est plus seulement un butin matériel (quelque “tas de boue”, disait le philosophe de Micromégas), mais des valeurs spirituelles : une certaine idée de l’homme, de sa perfectibilité, de sa dignité.

Ces guerres sont sans merci ni nuance, elles rendent impossible la neutralité, impensable l’abstention : qui ne s’enrôle *avec la dernière énergie* dans le camp de la lumière se retrouve, mécaniquement, dans celui des ténèbres. Malheur aux tièdes ! S’ils ne sont prêts à *tout faire* pour que triomphe le bien, le mal, sans qu’ils le sachent, les enrôle dans son parti.

Mais, objectera-t-on encore pour tenter d’assombrir l’image du Premier résistant, où était-il, lui, le grand ordonnateur du Printemps de Pékin, pendant que les malheureux étudiants qu’il avait lancés contre le régime, emportés par leur élan, commettaient cette folie : tenter de pénétrer de force dans Zhongnanhai ?

Investir Zhongnanhai ! la noire citadelle où sont reclus les vieux sorciers rouges. Investir Zhongnanhai ! au lieu d’y aller faire, comme tous nos dirigeants en visite à Pékin, la gémissement servile du *kotow* (1).

Pareille provocation ne pouvait que déclencher la réaction terrible qu’on redoutait : dans *l’horreur d’une profonde nuit* (2), le massacre des étudiants qui avaient osé ; fauchés par les mitrailleuses lourdes des blindés de l’armée du peuple, quand ils ne se faisaient pas tout simplement hacher par les chenilles des chars du prolétariat. Horrible mélange d’os et de chairs meurtris et traînés dans la fange, et de lambeaux pleins de sang et de membres affreux.

Et *lui*, pendant que le sang coulait ainsi sur la place Tienanmen, que les survivants couraient pour échapper aux grands bonds furieux des forces de sécurité, lui, que faisait-il, bien à l’abri dans son sanctuaire, à des milliers de kilomètres du carnage ? Observait-il sereinement le dénouement de l’affaire sans même qu’une ride de contrariété vînt plisser ce front si lisse ?

En effet, c’est à peu de choses près ce qu’il faisait : il observait, médi-

---

1. La nonuple prosternation que tout ambassadeur étranger devait autrefois effectuer devant l’empereur de Chine.

2. En l’occurrence, la nuit du 3 au 4 juin 1989.



tait, et tirait froidement ses conclusions.

En agissant de la sorte, il se tenait entièrement et parfaitement dans son rôle : celui du stratège, qui, de loin (on n'observe bien que de loin), dirige la manœuvre et prépare déjà le prochain engagement.

Ne nous laissons pas entamer par une conception trop romanesque de l'histoire : cela aurait-il servi sa cause s'il s'était élancé, flamberge au vent, contre les chars porteurs du pentagramme rouge ; si, brandissant le gonfanon de la liberté à la tête des étudiants, il s'était fait arrêter ou abattre ? En vérité, un aussi stupide et criminel comportement n'aurait abouti qu'à priver la Résistance de son chef, à décapiter la rébellion, et à faire perdre aux Forces de Lumière leur pièce maîtresse : inutile sacrifice du roi pour un gain nul.

Comment de Gaulle aurait-il le mieux servi son pays ? En allant se battre aux côtés des maquisards sacrifiés du plateau des Glières, ou en restant cette grande voix sans visage qui insufflait au cœur des Français l'esprit et l'espoir nécessaires ?...

Le responsable suprême d'un mouvement de libération (celui qui en est l'âme) ne s'appartient plus. Quelque envie qu'il puisse ressentir de jouer les héros ou les martyrs, il doit demeurer en retrait : sa vie est trop nécessaire aux autres pour qu'il en dispose ou qu'il l'expose.

La vie du Sage de Singapour, combien elle est précieuse pour ces millions de patriotes chinois qui espèrent dans la libération prochaine de leur pays ! *Ils se tournent vers cet homme avec la confiance que l'on a pour un père*. Nulle action ne leur paraît bonne, nulle entreprise ne leur paraît juste, si elle n'est approuvée de ce personnage *saint*, investi d'une autorité dont on ne peut se faire la moindre idée dans nos pays de doute et d'insolence.

Tant que dans la cité du lion (ou ailleurs (1)) le Seigneur aux trois

---

1. "Ailleurs", car le chef de la Résistance chinoise dispose d'un autre sanctuaire dans une petite île du détroit de Malaka, sorte de "résidence d'hiver", ou plus exactement de Q.G. de campagne, enfoui sous les fondations d'un antique fort hollandais, non loin duquel se trouve une étrange figure de pieuvre noire stylisée. On ne peut regarder cette figure sans frissonner, car un nom aux vocables inquiétants vient immédiatement à l'esprit en la voyant : *Cthulhu* !

L'auteur a pu voir de ses propres yeux cette image gravée dans la roche. Il en ignore l'origine et s'interroge encore sur la raison et la portée de sa présence en cet endroit. Interrogé sur ce point, l'hôte impassible du *Deutchfort* se contenta de répondre, avec le laconisme qui caractérise les sages de sa race : "Là où réside la lumière, les ténèbres ne sont jamais loin". Cliché ? ou clin d'œil ? Platitude destinée à chloroformer notre curiosité, ou paroles à double détente ?...

Une petite anecdote fera voir, à ce propos, que dans l'environnement d'un grand maître spirituel

joyaux persistera “à respirer et à conspirer” (1), jetant dans toutes les directions ses ordres et projetant partout sa pensée, quelque chose d’impalpable s’obstinera à parcourir le dense réseau de filets nerveux qui sillonne le Corps mystique de la Chine : la vie, le mouvement et la conscience continueront à habiter ce Corps, composé de tous ceux qu’aucune menace n’a su contraindre à se prosterner devant les idoles du communisme et leurs prêtres maudits. Mais si, par un malheur sans nom, le sérénissime Adepté venait à interrompre “l’action immobile” qui lui permet d’irriguer ce grand Corps, alors on verrait bientôt celui-ci dépérir et entrer en décomposition, et l’horrible végétation communiste se remettre à pousser sur la couche de fumier arrosé de sang humain qui lui a toujours servi de base.

Pour en finir avec les procès malintentionnés, et notamment avec cette imputation de lâcheté à laquelle se livrent, contre le chef suprême de la Résistance chinoise, ceux qui ne veulent décidément rien entendre aux impératifs du combat clandestin et qui persistent à vouloir mêler le romantisme à la guerre, ajoutons qu’un grand Initié n’a plus rien à prouver, *encore moins aux autres qu’à lui-même*, en matière de bravoure, de panache et de courage : des preuves éloquentes de son intrépidité, il en a souvent administré – sur les champs de bataille – plus qu’il n’en faut pour convaincre chacun de son stoïcisme face au danger.

De sa bravoure, le chef de la France libre, avant de se retirer à Londres pour organiser la Résistance, avait, durant la Première Guerre mondiale, à Verdun, à Douaumont, apporté les plus éclatantes démonstrations.

Identiquement, le “Reclus de Singapour”, longtemps avant de se re-

---

les lois ordinaires de la physique sont souvent malmenées. Lorsque l’auteur et les responsables de divers mouvements ésotériques qui l’accompagnaient se présentèrent devant les ruines du vieux fort, ils ne purent s’empêcher, dans une honteuse tentative de tourisme spirituel, de sortir leurs polaroïds. *Pas un seul ne voulut fonctionner.*

Il va de soi qu’au retour, passée une certaine limite, nous pûmes constater que la technologie nipponne n’était pour rien dans cette défaillance momentanée de nos appareils...

1. Les occultistes l’auront compris : lorsqu’il s’agit d’un tel personnage, la “respiration” à laquelle nous faisons allusion n’a que peu de rapport avec la mécanique pulmonaire. Il s’agit du véritable *pranâyama*, ou science du souffle, qui permet à l’Adepté d’inspirer l’énergie du ciel pour l’expirer ensuite sur la terre, où vivent les hommes.

On a dit et on a écrit à peu près n’importe quoi sur cette science du souffle. *Pranâyama* et *kundalini* sont de ces mots magiques qui semblent avoir la vertu de mettre en mouvement les langues et les plumes pour en faire ruisseler des torrents d’inepties.

Tant mieux : les Rishis qui veillent sur l’évolution humaine ne souhaitent pas qu’on parle *réellement* de ces sujets.

trouver à conduire la dernière bataille d'Harmaguédon contre le communisme, avait pu faire miroiter toutes les facettes de sa marmoréenne nature, lorsque, très jeune encore, il s'était jeté à corps perdu dans la révolte des Taïping contre le pouvoir mandchou.

Il fut en effet de cette secte religieuse des "rebelles aux cheveux longs" qui faillit bien renverser la dynastie occupante. Il se joignit au formidable soulèvement. Il paya de sa personne. Il se battit au premier rang. Il risqua sa vie comme le plus modeste de ces paysans qui s'étaient levés pour libérer leur patrie. Il fut blessé dix fois en vingt engagements, mais il était toujours vivant quand ses derniers frères d'armes tombèrent sous les balles des soldats anglais du colonel Gordon (1), accouru à la rescousse des oppresseurs.

La société secrète des Taïping était organisée en quatre cercles : le premier, à bannière noire, chargé de tuer ; le deuxième, à bannière rouge, chargé d'incendier ; le troisième, à bannière jaune, destiné à s'emparer des biens de l'ennemi ; et le quatrième, à bannière blanche, commis à l'approvisionnement des trois autres. Sous quelle bannière avait bien pu servir celui qui deviendrait plus tard le "Seigneur des trois joyaux" ? Rien ne nous permet de penser qu'il ne se soit pas enrôlé sous la *première*, car aucun métaphysicien de ce rang ne confond les formes actives et passives de la non-violence.

La non-violence passive, "à-la-gandhi", découle d'une conception sentimentale – et bien dérisoirement matérialiste ! – de la nature humaine. Par un attachement déplacé pour les corps périssables, elle en vient à négliger les intérêts vitaux de l'esprit qui les habite.

A trop vouloir ménager les corps, on peut aisément blesser les âmes. Refusez donc de tailler cet arbre : voilà du bois, voilà des feuilles (et plus qu'il n'en faut) ; *mais que sont devenus les fruits ?* Or, les fruits de la plante humaine, ce sont les arts, les sciences, les nobles entreprises, les hautes philosophies ; et, pour les conserver, il n'est pas rare qu'on doive trancher dans la végétation qui menace de les étouffer.

Munich nous a montré ce qu'il en coûtait de sacrifier l'honneur au confort, les valeurs éternelles à l'instant présent : ayant eu à choisir entre la guerre et le déshonneur, nous avons choisi le déshonneur, *mais nous*

---

1. Le légendaire Gordon Pacha. En ce temps-là, pour vendre opium et calicot, les Anglais se mêlaient de toutes les querelles dans les deux hémisphères.

*avons tout de même eu la guerre !*

De surcroît la plus cruelle.

Il y a une non-violence “à-la-gandhi” et un pacifisme munichois ; on les voit à l’œuvre toutes les fois qu’un amour inconvenant de nos corps accrochés au présent nous conduit à léser nos âmes attachées à l’avenir. (1)

La Haute Sagesse des âges nous le dit : ce qui agresse le corps n’atteint point l’âme ni ne saurait l’ébranler. Elle échappe à la tyrannie, elle échappe aux prisons. Les liens qui entourent son corps ne l’enchaînent pas : elle perce la voûte des cachots et emporte avec soi toute l’essence de l’homme.

“Mes ennemis, disait Socrate, peuvent me *tuer* mais non me *nuire*”. C’est le résumé parfait.

Mais aussi, on peut nous *nuire* sans toucher à un seul cheveu de nos têtes : il suffit d’éteindre en nous certaines lumières qui nous font vivre, qui donnent du prix à nos existences ; lumières appelées l’espoir, la dignité, l’amour.

Certains êtres sont porteurs d’une obscurité *si invincible* qu’à leur seule approche ces lumières-là pâlisent. Quand ils assaillent un homme, sans lui porter le moindre coup, sans même lui faire une ecchymose, ils peuvent éteindre en lui l’humanité. Voilà la vraie violence.

Le non-violent de l’espèce munichoise ou “à-la-gandhi” (l’espèce passive) est au fanatique très exactement ce qu’est le myope à l’hyper-métrope. Son regard grossit tout ce qui est proche : le moment présent, les corps, la matière ; et il s’en exagère l’importance. L’autre, au contraire, voit flous tous ces objets, d’où une redoutable propension à les négliger et à les sacrifier.

Avec une vision corrigée, ce qui est *près* (le présent, la matière) est remis en perspective par rapport à ce qui est *loin* (l’esprit, l’avenir) : ni bon à jeter aux orties, ni propre à justifier tous les abandons. Alors, la non-violence *active*, l’authentique et pure *ahimsa*, fait son apparition (2).

---

1. “Il n’est pas de plus grand mal que de se soumettre à l’injustice et à la violence par peur de la guerre, car alors il n’y aura plus de limites aux humiliations que vous aurez à subir” (Churchill).

2. Nous savons bien, nous, évidemment, en tant qu’ésotéristes, que l’esprit n’est pas “loin”, que l’âme de l’homme est plus proche de lui que sa veine jugulaire ; mais ces termes ne sont employés ici que pour décrire le point de vue ordinaire de l’homme plongé dans la matière, et pour

Cette non-violence là consent avec courage à charger le présent de douleurs momentanées, afin d'épargner à l'avenir des maux durables (1).

Des intérêts spirituels supérieurs sont-ils en jeu ? certaines valeurs, à nos yeux plus précieuses que la paix, sont-elles menacées ? la liberté, la justice, l'honneur sont-ils attaqués ? la riposte sera sans mollesse : il ne faudra pas compter sur l'homme de l'ahimsa pour rester assis à chanter des hymnes à la paix.

Le grand manieur d'innocuité n'est pas un gringalet en dhoti blanche à qui on peut cracher au visage, qui s'essuie, remercie et poursuit sa route – laquelle conduit à la mutilation de son pays (2). C'est un combattant qui possède au plus haut degré l'esprit de justice et l'horreur de tout ce qui dégrade l'homme. D'où une sorte d'*implacabilité*.

L'homme de l'ahimsa n'est pas de ceux qui laissent à Dieu seul le soin de punir en ce monde.

Avant de partir à la rencontre du Sage de Singapour, nous demandons au lecteur la permission de revenir un instant sur nos pas et de nous soulager d'un fardeau : comment un homme vivant *aujourd'hui* a-t-il pu participer à la révolte des Taïping *qui se produisit en 1850* ? Nous ne voulons pas esquiver cette difficulté.

Il convient donc d'examiner la question suivante : peut-on vivre cent soixante ans et plus dans le même corps ?

---

qui l'esprit semble une réalité si lointaine et si dramatiquement inaccessible.

1. Elle est donc *toute de clairvoyance* : elle discerne par quels grands remèdes, appliqués aujourd'hui avec rigueur, on peut éviter que de bien plus grands maux ne s'abattent sur nous dans l'avenir.

Une fort belle illustration en est donnée dans la très ésotérique sourate de la Caverne (18<sup>e</sup> sourate du Koran). Moïse y reçoit de la part d'un haut et mystérieux personnage une leçon d'innocuité vertement administrée. En voici succinctement le récit.

“Ils se mirent en route tous deux et lorsqu'ils montèrent sur une barque [l'Inconnu] la perfora. Moïse dit : l'as-tu perforée pour que son équipage se noie ? Vraiment, *tu as commis là un acte étrange !* Il lui répondit : ne t'ai-je pas dit que tu n'auras pas assez de patience pour rester avec moi ? (...) Ils voyagèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrent un garçon. [L'Inconnu] le tua. Eh quoi ! tu viens de tuer un homme innocent ! *Vraiment, tu as fait là une chose dure à supporter !...* Il lui répondit : ceci est notre séparation ; mais je te donnerai l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre. La barque appartenait à des pauvres gens, j'ai voulu l'endommager parce que derrière eux il y avait un roi qui prend toute barque avec violence. Quant au garçon, ses parents étaient croyants, et nous avons craint qu'il ne les infectât de sa perversité et de sa mécréance”.

2. Lincoln fait la guerre et sauve l'Union ; Gandhi s'y refuse et casse l'Inde en deux. La non-violence active du premier conduit à la paix dans l'honneur ; la non-violence passive du second, au chaos dans la honte.

Par bonheur, la mort est programmée dans nos cellules. C'est une des plus grandes preuves de la miséricorde divine. Qui ne voit qu'une immortalité *physique* ne constituerait pour nous le pire des châtiments ? La peine maximale ! La réclusion à perpétuité (1). "Quelle bonté de Dieu que la mort", s'écrie saint Augustin.

On peut d'autre part admettre, avec saint Paul, Sénèque, Origène et tant d'autres, que toutes les maladies prennent leur source dans nos vices, donc dans le psychisme. Si bien que, dans une "société de justes", la mort ne serait plus que l'inévitable conclusion d'une vieillesse saine et robuste. Tout cela est entendu, et il n'est que trop facile de nasillonner à propos de toute maladie, de tout dérangement, de toute pathologie : "C'est dans la tête !"

Cependant, qu'est-ce donc qui produit le *vieillesse* ? Là est la vraie question.

Nous répondrons, en ésotériste : *c'est le frottement continu des énergies de l'âme sur le mur d'atomes composant la forme*. Ce frottement produit, à la longue, une érosion, une attrition, une usure cellulaire, qui sont reconnues extérieurement – et familièrement identifiées – comme "les signes du vieillissement".

Mais encore, ce frottement lui-même, d'où vient-il, quelle en est l'origine ?

*Il vient d'une inhibition dans la vie de l'âme*. Il vient de ce que l'occupant du corps se sent toujours trop à l'étroit dans sa carcasse. Il vient de ce que notre nature physique n'offre jamais à *l'amour* qui cherche à s'exprimer en nous que des entrailles trop rétrécies, à *l'intelligence* qui voudrait s'épanouir en nous que des lobes cérébraux trop resserrés, à la *volonté* qui tend à se projeter en nous que des conduits nerveux trop fragiles. Il vient des désaccords (dégénérant en *frictions*) qui opposent perpétuellement la chair et l'esprit (2) ; celui-ci tyrannisant celle-là pour l'entraîner vers ses objectifs et la contraindre à réaliser ses Desseins, celle-là conspirant contre lui pour assouvir ses appétits, ou tout simplement

---

1. Peine, en outre, qui devrait être purgée dans la prison d'un corps transformé en une gigantesque tumeur maligne ! Quelles cellules, en effet, peuvent acquérir une sorte d'immortalité, sinon, comme on le sait, les cellules cancéreuses ? Telle se présenterait donc l'immortalité physique : *la réclusion à perpétuité dans une cellule cancéreuse*.

2. "Si l'homme était *un*, a dit excellemment Hippocrate, jamais il ne serait malade".

pour s'éviter trop de peines ou d'ennuis (1). Il vient de ce que l'âme, dont la volonté est tendue en permanence vers un but, et qui doit, pour atteindre ce but, tirer après soi un corps paresseux – masse malcommode et molle –, finit par traîner ce corps de force tout le long du parcours, lui écorchant les membres, lui brûlant la peau, les os, les nerfs – tous les organes.

Qu'on imagine maintenant un être dont les structures physiques et mentales, avec leur métabolisme compliqué, s'ajusteraient de façon parfaite aux volontés de l'âme. Un être en qui un accord subtil aurait été trouvé entre *l'ange* et la *bête* ; et qui ainsi marcherait en paix, ayant renversé le mur de séparation entre l'homme terrestre et l'homme céleste afin de "créer en lui-même, avec les deux, un seul homme nouveau" (2). Un être *déiforme* qui tiendrait debout tout seul et qui avancerait de concert avec son âme, au même rythme qu'elle, sans la moindre contrainte.

Dès lors, nulle secousse à redouter de la part du pilote intérieur, nulle saccade imprimée par lui à son véhicule, mais une conduite tout en douceur. Plus, ou presque plus, de friction sur le "mur d'atomes".

Pour le corps, des mouvements sans frottement, des actions sans grincement, des déplacements sans fatigue – un travail sans usure.

Et fini le fracas des émotions contradictoires qui se heurtent en abîmant les parois de l'organisme.

Désormais, la paix de l'âme règne sur tout l'empire du corps.

Dans ces conditions, on peut imaginer que l'érosion cellulaire se trouvera freinée au maximum et que le vieillissement *s'écoulera alors au ralenti*.

Il ne s'arrêtera pas, bien sûr (il faudrait, pour ce faire, que le temps lui-même s'arrête), mais enfin *il s'écoulera au ralenti*.

D'où ce patriarche au visage étonnamment lisse encore ;

Ce vétéran âgé de cent cinquante ans de guerre ;

Ce Mathusalem qui semble défier les siècles :

*Le Seigneur des Trois Joyaux.*

---

1. On peut dire en effet que, dans ce combat, quand l'esprit l'emporte, surviennent *les ennuis*. Car l'esprit est batailleur en diable. Tandis que lorsque la chair est victorieuse, c'est *l'ennui* qui s'installe. Les premiers, en vous fouaillant vous stimulent ; le second vous chante sa berceuse et vous endort.

2. Saint Paul. Epître aux Ephésiens.

Lui n'a pas besoin, pour allonger ses jours, de recourir aux pratiques abominables par lesquelles les vieux lézards à demi momifiés qui se terrent dans Zhongnanhai parviennent à prolonger leur vie informe. Il n'a pas besoin d'injecter dans ses tissus les cellules fraîches d'organes encore palpitants qu'on vient d'extraire sur des prisonniers tout juste exécutés. Il n'a pas besoin de cannibaliser des détenus, de prélever leur cœur ou d'extirper leur thymus, ni, par des agissements occultes encore plus dégradants, de les *vampiriser vifs* en siphonnant l'énergie de leurs centres, en pressant leurs auras comme des éponges, en les vidant comme des autres !

C'est qu'ils redoutent tellement la mort, les vieux dirigeants du Parti ; infirmes de l'âme et du corps ! La mort, dont ils sentent déjà sur eux l'haleine glacée. La mort, qui s'apprête enfin à souffler la misérable chandelle qui leur tient lieu de conscience.

Tandis que lui, l'impassible patriarche de Singapour, c'est sans plaisir aucun qu'il reste à son poste, dans son corps, "gémissant dans cette tente et désirant revêtir son habit de gloire" (1).

On l'imagine sans peine : ce doit être un supplice de conserver ainsi son être intellectuel intact à l'intérieur d'une enveloppe matérielle dont on sent peu à peu l'argile s'effriter. Mais il s'est fait à lui-même une promesse : celle de ne pas quitter son corps, de ne pas se libérer du monde, *avant que son pays tout entier n'ait pris congé de ses oppresseurs communistes.*

Voilà la raison pour laquelle cet Adepté de haut lignage n'a pas choisi de travailler dans un "corps d'emprunt" (2), dans l'un de ces *mâyâvirûpas* à la durée de stabilité bien trop brève. Non ; comme tout mortel ordinaire, il tient son corps d'une femme. Un corps à peine plus résistant qu'un autre, mais à la conduite si bien réglée sur les visées de l'âme, au fonctionnement si merveilleusement accordé aux vœux de l'âme, qu'il en paraît *presque* inusable.

Cet Adepté d'exception, l'auteur eut à différentes reprises le privilège de le rencontrer dans son sanctuaire singapourien ou dans son îlot-refuge

---

1. Saint Paul aux Corinthiens.

2. Voir les chapitres sur l'Islam et sur la Russie dans le premier volume.



du détroit de Malaka. Il ne nous appartient pas de dévoiler les circonstances exactes de ces rencontres, mais en voici un témoignage condensé.

Dans les ruines de vieux forts éventrés, noyés au milieu de la jungle malaise, se prolongent parfois d'étonnantes galeries souterraines dont les accès ont été depuis longtemps perdus par les indigènes. Là, depuis des millénaires, dorment les derniers vestiges de ces nations dont les noms mêmes ont disparu de nos mémoires.

On doit s'engager au milieu de ce passé détruit, dans les allées, les carrefours et les rues de ces cités des vieux âges, cheminer longuement parmi les arches brisées, les statues informes et les pierres aux inscriptions rongées, avant de découvrir l'entrée du dernier escalier conduisant au Maître.

Les marches n'en sont plus surveillées que par des colosses de jaspe, sortes de monstres ou d'idoles aux vagues prunelles de perles et d'émeraudes, aux formes créées par l'imaginaire de théogonies oubliées. On y progresse sans peine, bien que chaque degré descendu fasse bizarrement remuer les longues ailes de ces dieux.

Seule la torche de l'ascète qui nous guide – spectre altéré de nirvâna – tremble, incertaine, au sommet des degrés disjoints et projetée, de marche en marche, sa flamme obscurcie de fumée.

Au fond, défendue par des gardes impassibles aux faces couleur de terre, une porte étroite enveloppée d'une clarté bleue attend les visiteurs. C'est le terme de notre descente.

Dans la lueur bleue, un sâdhu (1) s'approche de nous. Nous reconnaissons en lui le chambellan du Maître. Un moine presque aveugle, qui a longtemps servi Shiva dans des temples perchés au-dessus du Gange.

Nous lui voyons accomplir les manipulations requises pour déclencher l'ouverture de la porte, série de gestes saccadés et de mouvements complexes des deux mains, qui paraissent obéir à un code précis.

La porte enfin bascule, nous révélant une crypte aux voûtes nervurées, aux parois recouvertes de ces petites dalles d'orichalque (2) de forme

---

1. Moine hindou.

2. Le fabuleux *airain des montagnes*, dont Platon nous dit, dans le Critias, qu'il était le plus précieux des métaux employés "à l'usage de leur vie" par les hommes de la "Race d'Atlas" (les

hexagonale qui sont l'inimitable signature de la maçonnerie atlante. La même lumière bleue, dont la source semble maintenant se trouver *dans les dalles elles-mêmes*, baigne la crypte d'une clarté douce.

C'est là, qu'assis dans un fauteuil antique, nous attend paisiblement le Maître.

Deux hommes sont à ses côtés. Des Afghans. D'anciens combattants des plateaux de Kaboul.

A notre arrivée, il se lève.

Présence écrasante. Granitique.

Un extraordinaire regard, brûlant au fond d'yeux noirs presque sans iris, semble nous fixer de très loin, comme si, derrière les traits immobiles du visage, sa lumière nous parvenait d'une source reculée.

L'homme qui se dresse devant nous, appuyé sur une curieuse canne en bois de jarrah sculpté (1), est un homme qui a signé un pacte avec le temps : pas un atome d'impatience n'agite certainement cette tête. Rien de sillonné sur ce front, ni de creusé dans ces joues.

La silhouette est haute et encore bien droite (2). La couleur de la peau nous frappe : on la dirait recouverte de cette patine qu'on voit aux pierres longuement rôties sous les soleils du désert, et qu'on appelle en Mongolie "la carapace du Gobi".

Aucun charlatanisme dans la pose. Rien de théâtral ni d'affecté, rien de contraint ou de tendu ; seulement un léger sourire bienveillant qui flotte sur les lèvres.

Il parle. Sa voix aussi semble venir de très loin, comme au travers d'un vide immense au bout duquel se tiendrait la conscience du Philosophe.

Tout cela crée une impression un peu irréelle de détachement,

---

Atlantes).

Selon le Maître de l'Académie, c'était "une espèce (de métal) dont nous ne possédons plus que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom, et qu'on extrayait de la terre en maint endroit de l'île".

En vérité, il s'agissait d'un alliage composé de cuivre et d'un *isotope radioactif de l'étain*, qui existe encore à de très grandes profondeurs sous le sol de l'île de Singapour. C'est cette radioactivité de l'orichalque qui produit la *phosphorescence bleue* caractéristique des dalles de revêtement utilisées dans la maçonnerie atlante.

1. Variété rouge d'eucalyptus qu'on ne trouve que dans certaines régions d'Australie.

2. Rien à voir avec celle du vieillard au corps "recroquevillé comme une crevette dans l'eau bouillante" que chante la célèbre complainte chinoise des *Cinq veilles du centenaire...*

d'étrange indifférence.

Mais les mots nous détrompent vite.

Des mots où ne roulent que les accents d'une volonté abrupte, entièrement tournée vers l'offensive : *la parole à l'état de foudre !*

Il est donc bien vrai que, d'une source de conscience absolument détachée du monde, peut jaillir la plus puissante volonté du monde ! D'un coup, "l'action libérée de la soif des fruits" (la *phalatrishna vairagya* des hindous), "l'action immobile" (le *wou-wei* (1) des taoïstes), toutes ces abstractions qui semblaient condamnées à léviter dans l'apesanteur du vide s'incarnent devant nous dans cet homme.

La sensation que firent sur nous les paroles qui coulaient de cette voix lointaine !

Nous ne songerons même pas à les transcrire : le verbe vivant a une puissance qui s'affaiblit trop dans le mot écrit.

C'étaient des paroles simples et fortes, sans aucune de ces boursoufflures qui font cloquer nos discours ; sans cette terrible glu qui paraît toujours poisser nos mots, même lorsque nous plongeons au fond de notre esprit pour tâcher d'en ramener les conclusions les plus "propres".

Mais nous n'allons jamais vraiment "au fond de notre esprit" ! Nous ne ramenons jamais vraiment la pensée à sa source. Nous ne *méditons* jamais vraiment.

La méditation est cet impensable mouvement mental par lequel la pensée remonte à sa Source, *et s'y retrempe* (2). Opération dont elle sort régénérée, car, s'étant ainsi débarrassée de toutes les alluvions qu'elle charriait – masse informe de sédiments que les opinions des autres ont déposée en nous –, elle peut désormais couler librement, limpide et légère.

Elle apportera dès lors des vérités qui "coulent de source".

Mais avant cela, quels efforts immenses à déployer pour remonter le cours du fleuve, pour triompher du courant ! Ces efforts forment la base de la méditation.

Toute pensée retrempee à sa source par la méditation s'écoule ensuite dans sa *tonalité propre*. N'étant plus teintée par des pensées étrangères,

---

1. Mot à mot : le "non-agir", qui n'est pourtant pas, loin s'en faut, l'absence d'action : "Le Sage qui reste dans le wou-wei, il n'est rien qu'il ne puisse faire"...

2. Sa Source : l'âme, l'Ego, le "Je suis" caché derrière le "Je pense".

elle revêt une couleur inimitable qui permet de la reconnaître entre mille.

Ainsi se présentait à nous la pensée du Maître de la crypte : une saveur unique.

Pensée non pareille, débarrassée de toutes ces filandres entortillées qu'on trouve dans les idées ordinaires ; pensée vierge de tout apport extérieur, ne devant qu'à soi-même sa propre puissance, qu'à soi seule sa propre clarté, et en conséquence, *incisive, intense...* et terriblement *saisissante* (1) !

Mais aussi, on sentait que cette claire pensée qui coulait vers nous, si originale, et venant de si loin, n'était, au fond, que le mince filet d'eau qui ruisselle d'un gigantesque réservoir. On sentait qu'il y avait comme une "retenue" plus loin en amont, un barrage derrière lequel on pouvait entendre le battement de flots gigantesques. Nous étions conscients que quelque chose d'infiniment plus vaste se cachait derrière les paroles que nous entendions, quelque chose qui semblait vraiment exister de façon tangible dans la crypte : *un immense champ de savoir secret et fondamental qui paraissait s'étendre sur des dimensions inconnues.*

Une certaine frayeur nous saisit quand nous entrevîmes cette immense étendue de pensée. Nous étions vraiment comme des enfants, avec nos cerveaux pour coquillages, nous promenant avec de petits seaux vides et de petites pelles, au bord d'un océan. Et l'océan ondulait à l'intérieur de la tête d'un homme !

Que se fût-il passé si, tout d'un coup, cette vague énorme avait été lâchée sur nos coquillages et nos petits seaux vides ? Que serait-il advenu alors de ce que nous nommons pompeusement et abusivement notre "raison" ? Par bonheur, même si parfois l'ange du bizarre semble visiter cet homme, la barbarie mentale ne fait certainement pas partie des singularités de son caractère.

Ce qui ne rend pas pour autant sa fréquentation facile, ni commodes à supporter les contacts qu'on établit avec lui.

---

1. En voici un échantillon, nécessairement affadi par le passage à l'écrit et par la traduction. Comme nous demandions un jour à notre hôte quelle hiérarchie de crime il établissait entre un despote qui décime ses contemporains en les engageant dans des guerres interminables et un autre (nous songions bien sûr à Mao) qui les fait périr par l'enfermement et les mauvais traitements, il nous fut répondu ceci :

*"Il y a du sang muet et du sang qui crie.*

*Le sang des champs de bataille, la terre le boit en silence.*

*Le sang des camps jaillit en gémissant vers le ciel : la divinité le reçoit et le venge "*.

Chacun de ces contacts nous a laissés, au cours des journées qui les ont suivis, dans un état d'abattement voisin de la prostration. Et chaque fois les perturbations dues à son approche ont été plus sensibles et plus fortes.

Confrontation écrasante avec quelque chose de trop *grand*, qui rend soudain dérisoires nos personnages et bien futiles leurs ambitions ? Pas seulement.

Il ne faut jamais sous-estimer ce que peuvent avoir de meurtrier pour nos constructions mentales les regards échangés avec un être à la lucidité intensément communicative.

Intellectuels noyés dans nos mots, théoriciens impuissants à renouveler notre étonnement devant l'univers, nous laissons des voiles de solutions conventionnelles se déposer sur les mystères de la vie. Cependant, la chaleur dégagée par une méditation réussie, tout comme le contact avec un être supérieur qui a produit et emmagasiné dans son aura cette même chaleur, a pour effet immédiat de volatiliser ces voiles et de remettre à nu la réalité (1).

Avec cette conséquence : l'impression d'une retombée, d'une régression.

Soudain, c'est comme si nous ne pouvions plus rien expliquer ni comprendre ; c'est comme si nous ne savions plus rien. Tout nous échappe ; et nous nous retrouvons muets et stupides.

Fond alors sur nous la certitude accablante, proche du désespoir, de n'avoir jamais vraiment *pensé*, de n'avoir seulement jamais su ce que c'était que de *penser*.

Cuisante brûlure !

Mais saine révélation qui, toute amère qu'elle soit, nous livre la première certitude convenable que nous ayons jamais détenue : *celle de ne pas avoir commencé à penser* (2).

---

1. Témoin Chateaubriand, qui concluait ainsi le récit de sa rencontre avec le général Washington : "Heureux que ses regards soient tombés sur moi ! Je m'en suis senti *échauffé* le reste de ma vie : il y a une vertu dans les regards d'un grand homme".

2. C'est là le début de cette *ignorance savante, mais qui se connaît*, dont parle Pascal ; état auquel arrive nécessairement tout homme qui, ayant parcouru avec lucidité le cercle entier de ses connaissances, s'est aperçu de leur néant.

De son inviolable sanctuaire singapourien, le Seigneur des trois joyaux dispose d'une *vue imprenable* sur l'ensemble de la Chine. Bien qu'enfoui dans les entrailles de la terre, ce sanctuaire apparaît comme un balcon suspendu au-dessus du monde chinois. Paradoxe ? Certainement, mais ne médions point des paradoxes : ils sont, comme dit si bien Kierkegaard, "la passion de la pensée" (1). Leur collision avec l'intelligence produit toujours des étincelles. Mieux : quand certains puissants paradoxes viennent heurter notre entendement, ils peuvent l'endolorir au point de lui faire vivre le mystère d'une *passion*, c'est-à-dire d'une *initiation*.

Donc, une crypte abyssale peut être en même temps un promontoire aérien ; d'un lieu enfoncé sous la terre, on peut surplomber toute la terre ; et d'un espace privé d'horizon embrasser un panorama complet du monde. Tricotez mille explications autour de ce paradoxe, confectionnez-lui des voiles spéciaux, recouvrez-le de savants rideaux : il n'est pas sûr que vous parviendrez jamais à obscurcir l'éclat de sa beauté.

De ce belvédère au-dessus de la Chine, et du poste d'observation privilégié qui nous était ainsi offert, qu'avons-nous pu voir, qu'avons-nous pu apprendre ?

Ce qui va suivre en est le résumé.

---

1. "Le paradoxe est la passion de la pensée, et le penseur sans paradoxe est comme l'amant sans passion" (*Miettes philosophiques*).

# TABLE des MATIÈRES

DEUXIEME INTERMEDE .....	11
La CHINE .....	13
Le SAGE de SINGAPOUR .....	13
DEVISE ESOTERIQUE .....	38
La CRYPTTE-BELVEDERE de SINGAPOUR .....	45
BREVE HISTOIRE ESOTERIQUE de la CHINE .....	81
EPILOGUE .....	127
DERNIERES NOUVELLES de la CHINE .....	133
NOVEMBRE 2003 : DIALOGUE AVEC LE MAÎTRE, 1 <sup>ère</sup> partie .....	149
JOHN KENNEDY : les MILLE-JOURS .....	161
ANNEXE : LINCOLN-KENNEDY, COINCIDENCE ? .....	197
TROISIEME INTERMEDE .....	199
NOTRE EPOQUE .....	203
FINAL .....	249
NOVEMBRE 2003 : DIALOGUE AVEC LE MAÎTRE, 2 <sup>e</sup> partie .....	253
AUX SOURCES du MAL .....	271
INDEX GENERAL .....	285
INDEX des THEMES ESOTERIQUES FONDAMENTAUX .....	297

## INDEX DES THEMES ESOTERIQUES FONDAMENTAUX

Animaux (vie des)	50
Bombe atomique	61 à 66, 72-73
Cancer (loi du sacrifice)	46 à 48
Communisme spirituel	41 à 44
Conquête de l'espace	186 à 191, 216 à 219, 234 à 238
Corps d'emprunt	177 à 179, 207-208, *
Croix gammée	102-103
Dirigeant aquarien	192 à 195
Ecologie	50 à 73, 210-211(note), 224 à 228, *
Education Nouvelle (enseignement)	240 à 243, *
Europe	221-222
Homme d'Etat	19-20
Initiation	105 à 110, 115 à 118, 175 à 178, *
Karma (familial et individuel)	99 à 103, 171-172, *
Karma (souffrance)	52
Kundalinî	20, *
Mal (le)	22, 219-220, *
Mort des cellules (vie prolongée)	28 à 31
Musique des sphères	216-217
Nerf vague	78-79
Nouvelle religion	243 à 248, *
"O. M."	177
Renaissance spirituelle	227 à 244
Tibet	98 à 102
Travail futur	238 à 240
Violence (non-violence passive)	26 à 28, 35

\* voir également *Volume 1*.